

Rue des Dormeurs. De part et d'autre de l'asphalte, des immeubles se dressent en un rang serré. Ils toisent, hautains, les quelques hurluberlus qui pressent le pas dans la pénombre qui s'installe. Les bâtiments semblent trop bien ordonnés, comme conçus par quelque architecte méticuleux et fermement opposé à la notion de fantaisie ; eh bien, il peut être fier de son œuvre : on ne perçoit nulle frivolité dans les lignes sévères des blocs de béton parfaitement identiques. Il n'y a là que parallèles rigides, froides perpendiculaires et stricte morosité... Au numéro quarante-sept s'élève une tour parfaitement quelconque : énième jumelle de ses voisines, elle laisse planer sa lourde indifférence dans l'air glacé.

En ce début de soirée, la rue des Dormeurs porte encore bien mal son nom. Personne ne dort dans les centaines de placards du numéro quarante-sept... Les ombres solitaires, entassées dans leurs cellules identiques, sont occupées à mastiquer. Bouchée après bouchée, chacun absorbe sans conviction la maigre ration du jour. Cent cinquante grammes de bouillie de légumes. Deux tristes tranches de viande séchée. Une demi-miche de pain rassis. Quelques optimistes, par un jeu cruel, essaient d'identifier un des morceaux difformes qui nagent dans l'infâme purée – céleri ? Pomme de terre ? Le légume lui-même l'a oublié. Au huitième étage, dans l'appartement du fond du couloir, Houria regarde sa montre.

18:43, lui dit son poignet. Elle soupire. Il est encore trop tôt ; elle s'assied à nouveau, et se force à avaler une bouchée de pain dur. Ce soir, ça lui paraît un véritable défi : le morceau de croûte épaisse qui progresse péniblement dans sa gorge nouée semble déterminé à faire durer son supplice. Elle s'oblige à déglutir, contemple sans conviction la demi-miche à peine entamée et finit par renoncer. Sans se lever, elle attrape un morceau de tissu informe qui pendait sur le mur à sa droite. Le vieux torchon est effiloché, troué par endroits, mais propre... Les années d'usage l'ont rendu plus rêche encore qu'au jour où Houria a fait sa connaissance, des décennies auparavant. Elle l'enroule précautionneusement autour de sa maigre pitance. Tant pis, il lui faudra l'emporter.

Irrésistiblement, son regard est à nouveau attiré par sa montre. 18:47. Houria ferme les yeux, souffle. Commande à ses muscles de se décrisper. Elle rouvre les yeux presque aussitôt : il ne faudrait pas, surtout pas, qu'elle s'endorme !

Soudain, elle n'y tient plus. Mue par une agitation pressante, elle se lève d'un bond, et entreprend un grand rangement. En réalité, elle tourne en rond plus qu'elle ne s'occupe, lionne dans une cage trop nue : ses rares possessions ne la distraient jamais longtemps. Néanmoins, elle s'obstine : la poignée de porte est astiquée, le sol récuré. Les franges de l'édredon élimé sont triées méticuleusement, jusqu'à former un rang impeccable.

Finalement, les minutes concèdent à s'égrener de mauvaise grâce. Lorsqu'enfin sa folie domestique semble l'abandonner, Houria se voit récompensée par les quatre chiffres sur son poignet : 19:56. Il est temps de partir. Avec une adresse routinière, elle épingle son foulard sous son menton, en croise les extrémités sur sa gorge, et attache les pointes dans sa nuque. Elle hésite un instant, puis saisit sur l'étagère branlante sa demi-miche empaquetée et la dissimule sous sa tunique ample. Sans un regard sur les franges de l'édredon, elle quitte la pièce dans laquelle elle a vécu plus de la moitié de son existence.

L'hiver a rafraîchi les murs de la rue des Dormeurs. D'un pas raide, Houria se dirige vers le centre-ville. Au détour d'une ruelle sinistre, elle croise une ombre, qui, comme elle, arpente nerveusement la banlieue silencieuse. Coup d'œil rapide. L'ombre aussi porte un foulard ; Houria laisse échapper un discret soupir de soulagement et regarde sa montre. Il est 20:07.

Sa montre... C'est certainement l'objet le plus onéreux qu'elle possède. Parfois, Houria se dit que sa vie entière pourrait être résumée à ce bracelet caoutchouteux qui fait mal en fin de journée, et à ces chiffres carrés, sévères, qui surveillent mécaniquement sa routine imposée. Bien sûr, cette montre-ci n'est pas la seule qu'elle ait connue ; en fait, c'est précisément le vingt-septième exemplaire à avoir orné son poignet depuis la mise en place du régime.

Vingt-sept montres. Vingt-sept foulards. Un par an : tous les automnes, Houria et ses pairs se voient fournir leur nouvel uniforme. Toujours le même tissu, toujours le même plastique caoutchouteux. Toujours les mêmes modèles uniques. Seules les couleurs peuvent varier, mais seulement d'une personne à l'autre : dès le départ, le gouvernement a décrété que poignet et tête d'un individu devaient être assortis. Coquetterie étrange ou dessein dissimulé ? Houria, elle, croit discerner une certaine logique dans le choix des couleurs qui lui ont été attribuées. Les premières années, elle faisait partie des « foulards mauves » ; et puis, quand elle a été affectée à l'usine, on lui a fait porter du bleu. La plupart de ses collègues le portent aussi. Au début, elle ne supportait pas cette teinte criarde de canard ; et puis, comme au reste, elle s'y est faite.

Vingt-quatre ans de foulard bleu et le mois dernier, Houria a reçu un foulard rouge. Interloquée, elle a croisé le regard de l'opérateur qui le lui tendait – il est resté impassible, elle n'a rien dit. Elle est rentrée chez elle avec une boule au ventre et des mouvements écarlates dans le coin du regard. Même la caresse rêche du coton de mauvaise qualité lui semblait différente. Plus violente. En contemplant son visage dans la devanture d'une boutique, elle l'a trouvé plus vieux, plus creusé. Les premiers jours, ses angoisses sont restées discrètes, comme un bourdonnement incessant à la lisière de ses perceptions ; mais le fil des semaines n'a fait que les aiguïser. Elle a senti le regard compatissant de ses collègues dans son dos. Elle a remarqué les coups d'œil moqueurs des forces de l'ordre. Finalement, elle a osé comprendre et se formuler que le moment était venu pour elle d'agir. Agir avant de ne plus pouvoir réagir.

20:32. Houria choisit de contourner la place de l'Hôtel de Ville ; inutile de prendre des risques. Ici, les ruelles pavées se font plus fréquentées. Le quartier est huppé, et pour ceux qui ne portent pas de foulard, il est encore tôt. Les fêtards pullulent aux abords des bars les plus fréquentés ; Houria se concentre sur le claquement silencieux de ses pas – rapides, mais pas assez pour attirer l'attention. Ne pas attirer l'attention... C'est sa discipline de prédilection. Elle se dit parfois qu'elle pourrait en être championne olympique : les années passant, Houria a appris à être une souris. Efficace, silencieuse, attentive. Les souris entendent les murmures. Elles furètent, l'air de rien, toujours occupées, et elles écoutent. Récemment, les murmures se sont faits plus pressants, plus pressés, plus excités. Plus inquiets aussi. Entre les murmures et son foulard neuf, Houria a acquis la certitude qu'elle n'échapperait pas à la prochaine rafle. Alors, elle a redoublé d'attention, et finalement, elle a capté les échos de son espoir. Elle a trouvé Ibrahim dans les bribes de la conversation de deux ouvriers sous un porche. Elle l'a déniché, a négocié, insisté. Elle a senti son cœur s'alourdir à mesure des semaines et des refus successifs. Ibrahim est un homme méfiant ; d'ailleurs, elle-même ne lui aurait pas fait confiance s'il ne s'était pas montré si suspicieux. Elle a cru avoir échoué à le convaincre ; et puis, il y a trois jours, dans la file du rationnement, quelqu'un lui a chuchoté ces sept mots : Ibrahim. Jeudi. 21 heures. Quai des Martyrs. Sept mots d'espoir ; elle s'y est accrochée avec une énergie qu'elle ignorait encore posséder. Les heures ont défilé, lancinantes. Elle a frissonné à chaque fois qu'elle s'est répété le nom du lieu de rendez-vous. S'est efforcée d'ignorer le mauvais augure.

Les quais ne sont plus très loin maintenant ; Houria sera en avance. Pourtant, elle doit, à chaque pas, ordonner à ses jambes de garder leur rythme régulier. Bientôt vous courez sans peur, leur promet-elle. Un coup d'œil machinal et son poignet la reconforte : 20:38... Non, vraiment, rien ne presse.

Devant une nouvelle venelle, Houria hésite. Un attroupement, là-bas. Ne serait-il pas prudent de faire un détour ? Mais les quais ne sont plus très loin, et Houria n'est pas sûre qu'un autre chemin serait moins fréquenté...

Elle s'engage dans la ruelle étroite. Un instant, elle se laisse éblouir par la lueur grésillante des néons ; le temps de s'y accoutumer, elle réalise dans un frisson que ses yeux aveugles ont accroché ceux, singulièrement perçants, d'un ivrogne derrière la devanture du bar. Houria veut rompre le contact, mais s'interrompt : déjà, le regard du soulard a glissé sur son foulard et s'est teinté d'une lueur goguenarde. De l'autre côté de la vitre sale, il toise Houria de toute son arrogance. Elle sent un éclair la traverser : familier, glacial, il n'est qu'à peine émoussé par les années. Ses veines se figent devant la morgue de l'inconnu ; son œillade moqueuse sur le morceau de tissu qui emprisonne sa vie la salit. Elle était si fière de le porter autrefois... Choisi, le foulard était un symbole de sa liberté, de sa foi et de son humilité – aujourd'hui, imposé, il n'est plus qu'humiliation.

La foudre est une amie changeante. L'élan effervescent dans le sang d'Houria ne dure qu'un instant ; presque aussitôt, elle retrouve son attitude soumise et presse imperceptiblement le pas, comme pour rendre justice à la fraction de seconde gaspillée à défier la morgue de l'homme. En baissant les yeux, elle a le temps d'apercevoir les sourcils de l'homme se froncer. A-t-il perçu sa fureur vite réprimée ? En s'éloignant, Houria se fustige intérieurement – au temps pour sa médaille olympique...

Gi-ling ! Le carillon d'une porte d'entrée derrière elle. Puis des pas, plus sonores et rapides que les siens. Le cœur d'Houria tambourine ; tous ses muscles lui hurlent de s'élancer ! Au prix d'un effort surhumain, elle maintient son allure égale. Elle sent plus qu'elle ne voit l'homme qui la dépasse, puis se plante en travers de son chemin. Pas le choix : elle s'arrête. Avec sa tête baissée, elle ressemble à un automate dont les piles se seraient épuisées... Elle n'ose pas regarder l'ivrogne en face ; cela lui déplaît. Injure crachée. Houria reste silencieuse, se tasse un peu plus sur elle-même. Si elle levait les yeux, elle se trouverait face à un homme entre deux âges, probablement plus jeune qu'elle. Tempes grisonnantes, lèvres fines, aspect débonnaire. Jusqu'ici, il errait de bar en bar, au gré des réductions de l'happy hour ; sa morne soirée de beuverie solitaire vient enfin de trouver un sens. Nouvelle insulte. Crachat. Il bouscule Houria une première fois ; elle chancelle mais tient bon. Deuxième fois. Troisième fois. L'inertie de sa victime ne paraît que le galvaniser. Il beugle sur tous les tons. Sa cravate dénouée tombe à terre lorsqu'il prend son élan pour asséner un premier coup. Houria s'écrase juste à côté ; sous le choc, la demi-miche de pain soigneusement emballée s'échappe de sa tunique et roule sur le trottoir.

Très vite, Houria se recroqueville sur les pavés glacés et s'isole dans une bulle de silence ; elle laisse pleuvoir sur elle les coups, les insultes et les rires. Hors du temps, elle se détache du tas de chair malmené par son assaillant. Elle redevient fœtus, puis enfant, bercée par une langue aux sonorités mélodieuses. Enfant...

Houria n'a pas eu d'enfant ; personne n'en a autour d'elle. Oh, bien sûr, les premières années, il y avait quelques bambins, mais ceux qui sont encore là ont perdu leurs dents de lait depuis longtemps. Houria a fait partie des premières à « bénéficier » de la chirurgie gouvernementale. Elle avait vingt-cinq ans, un master en poche et des rêves plein les yeux. Et puis on lui a retiré ses ambitions, une à une. Sauvagement. D'abord ses droits, sa citoyenneté, puis son master. Et enfin cette petite potentialité au creux de son corps. À vrai dire, quand elle a perdu sa dernière parcelle d'individualité, elle était déjà brisée... Elle avait déjà compris à quel point elle s'était trompée en faisant confiance à ses concitoyens pour la protéger de leur vote, puis pour l'épargner – et puis à quoi bon. Elle s'était répété que ça n'avait plus tellement d'importance. C'est drôle, avait-elle songé dans sa robe en papier, au moment de fermer les yeux : je ne suis même pas certaine de vouloir des enfants, mais je pleure à l'idée même qu'on me les arrache... Alors, comme aujourd'hui, l'ombre de ses parents avait jailli dans son esprit avec le naturel des larmes.

Houria se love contre la djellaba de papa. Maman rit, dépose un baiser dans son cou, et les entoure tous les deux de son étreinte fantôme.

Tendresse.

Quand elle ouvre un œil, Houria a froid. Son corps entier lui semble prisonnier d'une gangue de douleur inextricable ; dans un effort inouï, elle oblige sa main à flotter jusqu'à sa paupière droite et étouffe un gémissement. Elle palpe, résignée, sa joue tuméfiée, ses lèvres dont le volume a déjà triplé. Enfin, l'œil d'Houria accepte d'accommoder ; tout compte fait, le brouillard ne s'est pas encore levé. À quelques centimètres de son visage, la demi-miche de pain gît dans une flaque sale. En revanche, pas de trace du torchon... Elle se redresse sur son coude droit, au milieu du tintamarre de mille cloches chimériques.

Son poignet gauche pend. Inutile. Nu. Nu !

L'œil d'Houria s'affole, fouille l'obscurité à la recherche de son trésor perdu. Elle se met à genoux en grimaçant, tâtonne... Enfin, ses doigts gourds se referment sur un bracelet caoutchouteux. Dans la pénombre, un espoir fou renaît. 20:50 : il n'est pas trop tard ! Les quais ne sont qu'à quelques centaines de mètres – même dans son état pitoyable, il ne lui faudra pas plus de quelques minutes pour rejoindre son salut. Pantelante, Houria se redresse en s'aidant du mur de briques qui a été témoin de son malheur. Elle s'éloigne, clopin-clopant, tous les sens en alerte : son agresseur doit être encore dans les parages... À chaque pas, elle veut gémir, s'effondrer, mourir ; elle persévère, accélère même, sans plus regarder la montre qu'elle serre dans son poing. Le foulard mal attaché glisse sur son front. Elle le laisse choir ; quelle importance ? Sa liberté l'attend.

Elle entend le clapotis du fleuve avant de le voir et fait face à son ultime épreuve : les marches pentues qui descendent jusqu'au dallage grisâtre du Quai des Martyrs. Houria les dévale quatre à quatre, sans même y penser.

Le pont est là. Et sous le pont... Personne.

Houria reste debout. Bête. Elle cligne de l'œil ; une lueur traîtresse pointe à l'horizon. Houria baisse le regard vers son poing qui se desserre, presque malgré elle, et fait face. Les chiffres clignotent derrière l'écran brisé, figés dans un rire sardonique. 2, 0, 5, 0... Le convoi est parti depuis longtemps.